

Le père de la Horde et les monothéismes (*)

Vous vous rappelez, de la psychopathologie quotidienne, depuis quelques années on l'appréhende un peu plus dans les milieux analytiques, c'est-à-dire aussi bien du côté de la médecine que de la politique, des mouvements sociaux, et quelque chose qui est revenu en force bien qu'on l'attendait sans jamais en parler, c'est aussi les questions religieuses. Alors bien sûr qu'on n'en parle pas trop, parce que ça touche immédiatement à l'identité de chacun à un point tellement extrême que c'en est fondateur. Freud lui-même, si je peux me permettre, a dit les préventions extrêmes qu'il avait d'aborder ces questions, en disant que ça ne pouvait faire du tort qu'à une seule personne, de parler de tout ça, c'était à lui-même. Il en a parlé, donc, assez peu. Remarquons que, en effet, depuis... depuis la fin de l'année dernière on en parle un peu plus, sinon, tous ceux qui s'y sont risqués, par exemple Sibony, ont été également extrêmement... comment dire, prudents, ou flous, et toujours avec les mêmes précautions.

Moi j'en parle, là où vous n'êtes pas, dans

mon séminaire, je crois qu'il n'y en a pas, ici, qui vont à mon séminaire, le mercredi matin à Paris, j'en parle à des gens que je connais, et même là, j'ai eu des retours les plus... les plus étonnants. C'est... est-ce que c'est ce qu'on appelle le sacré ? Il ne faut pas toucher à ça. En tout cas c'est intéressant parce que... parce que ça nous... si nous sommes capables de passer par un point de narcissisme comme ça, défaillant, ça nous mène tout de suite assez loin. Ce qui est étonnant c'est que par exemple Lacan dit le christianisme, paraît-il, est la vraie religion. On peut remarquer que pour chacun finalement la vraie religion c'est la sienne. Même pour Lacan. C'est un peu étonnant, et nous avons également remarqué la continuité tout à fait essentielle de

***Comment se fait-il
qu'en tuant ses
enfants, le père de
la Horde tue également
son père?
D'ailleurs le mythe
le raconte crûment,
quand on
tue son enfant,
c'est le même
mouvement qui est
de tuer son père.***

la religion, et des religieux, avec d'un côté la médecine, les médecins, et les psychanalystes et la psychanalyse. Je vous passe la question de la direction de la conscience, Lacan disait que le psychanalyste ne dirige pas le patient mais dirige la cure, la confession, et maintenant toute la science vient comme ça... alors ça c'est un leitmotiv chez les analystes, la science qui vient constituer la religion actuelle. En tous cas les religieux, les médecins, les psychanalystes, sont des praticiens, ce ne sont pas seulement des théoriciens, c'est-à-dire des gens qui organisent des systèmes comme ça, mais ce sont des gens qui interviennent, et le réel a vraiment affaire là-dedans, c'est vraiment la clinique justement... Alors pour nous il s'agit un peu de voir également quelle est la pratique et surtout les désastres éventuels, la bascule de la pratique de ces praticiens, dans son contraire.

Dans son contraire, c'est-à-dire que nous partageons l'action des êtres humains en deux directions fondamentales, d'un côté s'appuyer, se fonder, s'autoriser, s'antérioriser de ... on appellera ça comme on veut, de Dieu, du Père, du Nom-du-Père, de l'Hétérogène, du Créateur, du Différent, et l'Autre, fondamental, c'est essayer de détruire ou de s'en passer. Du sus-nommé, du Père, du Nom-du-Père, de l'Autorité, de l'Auteur, de l'Ancêtre, d'essayer de le détruire, ou de vouloir, ou de le... bon. Alors on appelle ça l'ambivalence. C'est un drôle de terme en tout cas. Alors les praticiens, dans les religions, comme ça, au fond, qu'est-ce que ... de quoi il s'agit de s'occuper dans les religions révélées, enfin à quoi ça sert, au fond, la naissance des religions ? La naissance des religions semble être représentée pour chacun comme l'aurore de l'humanité, un mouvement de civilisation, de fondation...

Je suis désolé mais c'est tout à fait, vous voyez j'ai essayé de ranger mes... c'est terrible... alors vous allez errer dans mes papiers avec moi, si ça ne vous ennuie pas trop, d'ailleurs même si ça vous ennuie, c'est le même prix.

Alors disons que pour le petit enfant démuni et fragile d'il y a quelques milliers d'années par exemple, et dans la naissance des religions révélées, dans des hallucinations, on peut les appeler comme ça, et bien le petit enfant démuni et fragile, submergé de forclusion, de perversion, qui lui pèsent dessus, dans la panique quotidienne de tous les sens, la dépression, et bien peut-être que c'est de l'ordre de sortir de ces ténèbres angoissantes, d'être un petit peu moins ballotté par le réel, d'y mettre un petit peu de calme, d'ordre, de triangulation, d'origination. Parce que les grands prophètes ont des visions, hein, du bon côté ce sont des visionnaires, ce sont des visionnaires de la Loi, tous les gens dont j'ai parlé tout à l'heure, c'est quand même des praticiens, plus ou moins, de la Loi, du transfert plus ou moins aussi, et de l'ambivalence.

Alors les religions révélées, qu'est-ce qu'elles disent, au départ ? Elles disent il y a un Autre. Il y a un Autre, il y a un Grand Autre. Et... et ce n'est pas toi. C'est-à-dire que l'enfant merveilleux, sa Majesté le bébé, dit Freud, et bien en même temps il n'est plus le tout-puissant. La religion au départ, il me semble, que s'est instituer, donc, deux places. Non seulement instituer deux places, mais que ça ne soit pas le sujet qui soit le tout-puissant. La toute-puissance, elle

persiste, O.K. Nous remarquerons jusqu'à nos groupes extrêmement... évolués et magnifiques, que c'est un bain permanent duquel on ne sort pas si facilement. En tout cas, là on institue deux places, et ce n'est pas lui le tout-puissant, c'est un autre, c'est-à-dire que là c'est un autre dont on essaie de garantir la place, la représentation, et la séparation entre le sujet et le Tout-puissant.

Troisième point essentiel là-dessus, c'est qu'en même temps ce Tout-Puissant extérieur, et bien pour une fois, enfin, on essaie de l'imaginer... qu'il n'est pas dans un rapport exclusivement persécutif envers soi-même. C'est-à-dire qu'il peut avoir autre chose que du mortifère envers soi, et de cette tentative de... inquiétante, d'interdiction de meurtre. Je ne sais pas.

Alors bien sûr la représentation, elle est... elle est toute, en même temps c'est une infinité vertigineuse, mais dans cette séparation avec, donc, un bord, nous avons une construction, symbolisée, bien sûr le bord file en métonymie, en une infinité de sens, et bien sûr c'est quand même très massivement persécutif, comme nous le voyons dans les énoncés de toutes les religions. C'est fortement paranoïqué, pour le dire autrement. Le sens prolifère donc chez les exégètes, chez les prophètes, se répand et a tendance à remplir tout l'espace et justement, au bout du compte, à évacuer le réel, à partir du moment où il s'enferme à nouveau, mais je veux dire que ce n'est pas le mouvement premier, si je peux envisager la religion dans son mouvement initial. C'est un mouvement, comment dire, pas secondaire, mais un mouvement... dévoyé, pervers, où la toutomanie est à nouveau réinstituée. En tous cas, les religions instituent par conséquent une Communauté, d'ailleurs c'est un des termes essentiels chez les mahométans, une Oumma, une Communauté à l'intérieur de laquelle il y a la Loi, il y a la Loi, et où il n'est plus autorisé de dévorer l'un et l'autre, de tuer, de voler. L'autre, à l'intérieur de la Communauté, je répète, n'est plus, dès lors, un pur objet - inhumain. Nous avons remarqué qu'en dehors de la Communauté elle-même, ce n'est pas tout à fait le cas. Ce qui fait que les errances des religions se voient sur le plan politique, et on pourrait imaginer que les religions, et la politique, ça fait deux, les faits et l'histoire prouvent que en fait la religion est profondément entretissée avec la politique. Avec la gestion sociale, avec la gestion des corps. C'est pour ça que nous avons là le glissement facile avec la médecine, et la psychanalyse. Je rappelle qu'il

n'y a pas un siècle qu'en France l'Etat et la religion sont séparés. Il n'y a pas 150 ans que l'Inquisition a été officiellement enterrée, en Espagne. Ça ne fait pas beaucoup. Les présidents américains jurent sur la Bible, les billets de dollars, qui sont effectivement une institution un petit peu sacrée portent l'inscription «En Dieu nous croyons». En tous cas dans ces religions la question est de gérer cet imaginaire terrifiant avec du symbolique, et du réel, énoncer le droit, la justice, la famille, la filiation, la soumission. La soumission c'est-à-dire que ce n'est pas l'ensemble de tout le monde et des autres qui doit se soumettre à sa toute-puissance personnelle, et scander chaque phase sociale: la naissance, l'enfance, la puberté, la sexualité, à travers le mariage, la génération, présider à la génération. Parce qu'on voit un petit peu comment ça se passe les religions, de tous temps, enfin, les religions, on va en parler après, on va différencier un peu plus, parce que ce n'est pas supportable de parler des religions, comme ça, de les mêler ensemble. Mais voyons un peu la conquête à travers l'Histoire, le meurtre, et bien c'est difficile ça aussi, parce que, à travers l'Histoire, les grands conquérants sont magnifiés, c'est très étonnant, les empereurs, les rois, les dévastateurs, il y a une espèce d'identification, ignoble il faut le dire, et bien au bout d'un temps, c'est formidable. Attila: merveilleux. Que l'herbe ne repousse pas après son passage, c'est-à-dire qu'on détruit tout, tout, tout, il ne s'agit même plus de symbolique, des familles, cette annihilation, cette extermination absolue de tout ce qui vit... et bien (inaudible) Louis XIV, je ne sais plus si c'est un journaliste hollandais, qui faisait une diatribe le mois dernier en disant que c'était une des plus grandes crapules qui existaient, mais que maintenant c'est quelqu'un de formidable. Et que s'il vivait à l'époque actuelle, et bien on n'aurait pas de mot assez dur envers son comportement. Alors il y a eu des conquérants, comme ça, l'Histoire du monde a été détruite de manière régulière, dévastée, des civilisations entières, des élaborations symboliques extrêmement difficiles, nous voyons bien comme c'est difficile d'élaborer. Et bien le monde a été traversé par des envahisseurs qui ont absolument anéanti tout ça, et on voit bien qu'il faut beaucoup de temps pour reconstruire, par exemple promenez-vous en Allemagne, là, ou dans l'est de la France, par exemple, quand on dit qu'il faut trois générations... et bien, on voit encore très bien les désastres, qui perdurent, la difficul-

té de reconstruction, les errances, les errements, les prémisses, hein, on croit que c'est fini, mais ce n'est pas fini du tout, allez voir au Japon. Bon je ne vais pas faire le tour du monde, alors les conquérants ont comme ça labouré le monde, et les conquérants c'est non seulement... ça c'est tout à fait dans notre sujet, qu'est-ce que cherche un conquérant ? C'est une histoire du corps, un conquérant cherche à jouir. Et en effet, il y a là très exactement la question de la jouissance et de l'hétérogène, parce qu'on jouit sur le bord de l'hétérogène, bien qu'on puisse se penser comme un conquérant tout-puissant. C'est sur le bord. Ces conquérants sans foi ni loi, d'une certaine façon sans religion, parce qu'après on a appelé seulement les monothéismes des religions, il y avait donc ceux qui étaient en dehors, qui n'avaient pas d'âme d'une certaine façon humaine, et ça continue. A chaque fois donc une certaine pondération, malgré tout, une certaine loi, malgré tout, on n'extermine pas tout, et tout le monde. Après nous avons eu les colons, par exemple, les colons c'était extrêmement pondéré, on trouvait ça désastreux, mais si on regarde bien par rapport à ces deux précédents mouvements, c'est d'une pondération invraisemblable, c'est-à-dire que, malgré tout, il y avait des êtres humains.

Bon, je fais ça vite fait comme ça, à la louche, nous avons un autre stade, c'est de dire les touristes, les touristes qui vont chercher le bord de l'hétérogène, et qui sont quand même assez dévastateurs, mais là aussi c'est dans une pondération extrême. D'autre part je voudrais rappeler à ceux qui l'ont oublié, ceux qui ne l'ont pas connu, que par exemple encore en France, si vous vous souvenez bien ou pas, dans les années 1950/60, on a tout à fait oublié à quel point la puissance et l'intervention de l'Eglise et de l'armée étaient prééminentes. C'est comme si ça avait disparu après guerre, et jusqu'à 68, jusqu'à 62, il y a eu des actions comme ça. La propriété des corps par l'institution religieuse et par l'armée, était tout à fait incroyable. On ne se rend pas compte du tout, à l'heure actuelle. Si je parle de ça c'est juste pour commencer à dire quelques mots (inaudible) du renversement institutionnel des positions symboliques. Pourquoi l'armée a été créée, pourquoi la religion a été initiée, la police, et ce que donne l'institutionnalisation, et c'est la même chose pour la psychanalyse, pour la médecine, et ce caractère civilisateur des religions au début, qu'est-ce que ça finit par éventuellement donner ?

Alors pourquoi on ne peut pas parler de religion, c'est parce que ce caractère fondateur, originaire pour chacun, est à l'heure actuelle encore assez peu envisageable, parce que l'identité narcissique n'est pas extrêmement bien assurée. Il y a quelque chose qui se voyait de la même façon, qui s'est un peu estompé, encore une fois je parle de la France, c'était la patrie et l'amour de la patrie, c'était un peu du même ordre, ce... la patrie, la matrice, quelque chose d'assimilé à quoi ? Au corps des ancêtres, et au corps, disons, de la Mère, qui donne la légitimation de l'existence. Et reprendre cette question religieuse, ou de patrie, c'est remettre les fondements narcissiques en question, les désirs, la rencontre des désirs qui ont donné naissance. C'est extrêmement archaïque. Alors ensuite j'ai mis comme titre « Le père de la horde et les monothéismes ». Remarquons bien que dire « les monothéismes », c'est un peu cache-sexe, n'est-ce pas, on dit monothéisme maintenant pour ne pas dire qu'on parle de religion, ou plus exactement qu'on n'en parle pas. Encore une fois il s'agit de ne pas parler de la religion, de la religiosité, des religieux, du sentiment religieux, alors on dit « les monothéismes » parce que c'est beaucoup plus joli comme ça, et on ne se mouille pas trop. On n'est pas dans une attaque du viscéral, de l'origine.

Par exemple on ne parle plus d'animisme, l'animisme, c'est dépassé, paraît-il. Or l'animisme, c'est quoi ? C'est censé être donc une religion, des religions pré- (inaudible), c'est que l'esprit est partout, et dans chaque chose, comme ça, les animaux, les objets, et ça c'est un des points aussi, tout à fait essentiels, c'est que l'identification, à ces objets, à ces animaux, est facile, c'est jusques et y inclus la question topologique par Lacan, c'est l'identification aux formes, à la forme, à la représentation, si je poursuis mon raisonnement cela permet aisément de se situer dans cette place toute-puissante. Tandis que l'interdiction de la représentation de l'icône, voire même pour les jusqu'aboutistes, du Nom, ça empêche, ou ça prévient, ou ça essaye, du moins, cette identification morphologique qui s'y glisse aisément, et maintient la distance entre les deux places.

Alors à quoi ça sert, à part ça, la religion ? De quoi s'est occupée la religion ? Donc je parlais de législation, de la loi, c'est, on peut peut-être dire que pour une part très importante qui s'est retrouvée dans la médecine, la religion s'occupe d'abord des mélancoliques. Ce systè-

me d'interdits et d'obligations, d'un certain côté, n'en est qu'un aspect, de l'autre, c'est « comment porter secours à ces dépressions, massives, du parlêtre, qui n'est plus tout-puissant ? » A partir du moment où il est cassé, et où il est en effet dans une mélancolie traînante, et bien la religion comme la médecine, s'en occupent très essentiellement. C'est quand même à la fois des pratiques encore une fois magiques, mais qui disent à peu près toutes la même chose, en médecine et en religion, si je peux dire, et qui est très différent de la psychanalyse. C'est pourquoi la psychanalyse, quoi qu'on en dise, est quand même encore assez mal vue, les religions et la médecine disent « on va restaurer cette fracture, on va retrouver le temps mythique de l'unité, du bien-être, du paradis soi-disant antérieur, et nous allons coller les morceaux, en chirurgie, on va suturer. Et autant en médecine que dans la religion, un maître-mot c'est « l'espoir ». Alors évidemment la religion va un petit peu plus loin parce que « le bonheur, même quand vous serez mort vous l'aurez », ça va très loin. La médecine le promet. Pour la psychanalyse, justement, le point de rupture c'est qu'elle dit : « Ecoutez c'est terminé... » et quand on dit que ce n'est pas thérapeutique (effectivement, il y a quelque chose de la thérapeutique si on peut le prendre comme ça), mais quand la psychanalyse dit : ce n'est pas thérapeutique, ça veut dire que votre unité merveilleuse vous ne la retrouverez pas, ce n'est pas la peine d'espérer. Evidemment ça enlève pas mal de clients. C'est pourquoi, pour le prendre d'une autre façon, la religion et la médecine ont un caractère éminemment anti-dépresseur. L'époque actuelle, c'est aussi ça, on pousse sur l'anti-dépresseur. Qu'il soit le passage à l'acte, la levée du refoulement, les produits- miracle, tous les droits... l'espoir encore une fois... mais c'est la reprise, en effet, de tout un système religieux. Je vais essayer d'avancer un peu.

Juste aussi une indication pour aboutir... parce qu'on n'aura pas le temps aujourd'hui, mais... le monothéisme, également, les monothéismes, il faut bien aussi considérer que l'une de leurs premières actions, c'était quoi ? En évacuant la multiplicité des dieux, en fait ils rejetaient quand même le culte de la Déesse, de la Déesse, et de la Mère, pour passer à un Dieu situé du côté masculin. C'est peut-être désagréable de dire ça, mais, la question c'est de, dans la place de chacun dans la famille, il s'agissait de quoi, de retirer à nouveau ce phallus à la mère. Qui était sans cesse attribué à la mère. Et

de permettre, donc, un support un peu valide, à ce type qui ne servait à rien, qui ne sert à rien, sauf à instituer quelque chose du nom du père, et du tiers.

Alors dire que le monothéisme, les monothéismes, considèrent une seule puissance, une seule volonté, est un peu abusif. C'est déjà distordre la question. C'est déjà dévoyer la question, parce que, comment dire qu'il n'y a qu'une volonté, puisque c'est pour instituer deux volontés. Bien que l'une soit ténue. Et instituer le Grand Tout, ça c'est un contresens, si je peux me permettre, moi qui ne suis pas... je peux en parler puisque je ne suis pas un praticien, enfin j'espère, religieux. Alors le refus de l'icône, comme ça, nous remarquerons que c'est une dialectique, c'est très difficile, puisque ça revient, ça revient toujours très bien maintenir ces deux places, ça revient, sous des formes d'opposition, ou des formes très bien insérées socialement, par exemple dans le monde musulman, le refus de la représentation, on ne se rend pas compte que ça va complètement à l'encontre du placardage, à l'infini, du représentant actuel de Dieu sur terre. Ça n'a pas l'air de choquer. De même ce qui est très bien accepté, valorisé, aidé, dans les mondes occidentaux, n'est-ce pas, je ne parlerai même pas de la télévision parce que c'est un peu facile, mais le cinéma, les cinéastes et l'image, quand même, cette captation par des idoles ! Justement en 68 il y avait eu une petite réaction contre ça, mais tout le monde s'est engouffré dedans: c'est absolument merveilleux, la magie, cinématographique, on considère que c'est de la grande culture, ce narcissisme étalé à un point extrême, ces cachets infinis, qui montrent bien qu'ils sont hors limites, à la fois pour les acteurs, Dieu, et les productions, qui n'ont pas besoin d'avoir tant d'argent pour être produites, on peut réduire de 1000 les budgets, ça ferait de très bons films, ce n'est pas ça la question, c'est l'infini de l'image et de l'étalement narcissique. Si vous êtes dans la rue près de gens qui tournent un film, mais il faut que vous vous poussiez parce qu'ils font quelque chose d'essentiel, la rue est appropriée...

Et ça, chaque région du monde a son cinéma, c'est le cas de le dire. Vous allez en Inde, il y a une production colossale, des films d'amour, on en sort plusieurs centaines chaque année. Une espèce de miroir cinématographique, on remarquera également que les totalitarismes du XXe siècle ont été de grands experts de l'image. Les sous-hommes qui se prenaient, par image

inversée, pour des surhommes, étaient fascinés par leur image, qui revenait comme ça, image idéale, sans manque. Bon.

Alors où est-ce qu'il est, le père de la horde ? Bah, il ne se porte pas très bien.

J'espère que ce n'est pas entendu comme un procès contre la religion et les religieux, mais on peut constater qu'il y a retour du religieux à l'heure actuelle, ça avait été tout à fait annoncé par un tas de gens très bien Lacan, Malraux, etc. mais, simultanément à ça, ça va ensemble, c'est une époque de levée des refoulements. Et si vous me permettez de dire, d'orientation sur la perversion, plutôt que la névrose. La névrose c'est poussièreux, c'est inhibé, pas exaltant. D'ailleurs Freud l'a dit. Donc les Sociétés analytiques, aussi, ont pas mal poussé du côté de la perversion. Et peut-être que le monde social a entendu Freud comme «ça suffit la névrose et le refoulement». En tout cas, maintenant, on lève le refoulement, on détruit le trait, mais en même temps, donc, il y a un développement comme ça du côté religieux peut-être pour empêcher ça. On lève le refoulement, c'est-à-dire on boit, allez, on fume, etc. tout va bien, on agit, on casse, et en même temps les religieux disent... «Eh non ! et le trait, quand même...»

Le problème c'est pour chaque circuit, qu'il soit religieux, politique, analytique, le problème c'est: jusqu'où il tient. Et jusqu'où il ne tient pas. Là nous avons des exemples de l'Eglise pendant la deuxième guerre mondiale. Jusqu'où ça tient, ou ça peut tenir, ou pas. Est-ce que les autorités, les responsables religieux, politiques, analytiques, tiennent le coup, et se font garants du symbolique ? Est-ce que c'est une forme archaïque, ce retour du religieux, une forme archaïque de tentative d'instauration des lois symboliques, et est-ce qu'ils ne basculent pas un peu trop vite dans leur contraire ? C'est un peu toute la question.

Alors j'ai même une petite photo, vous connaissez ça, Peter Paul Rubens: «Saturne dévorant son fils». Saturne ou Chronos. Vous connaissez ces représentations de Chronos dévorant ses enfants. C'est assez frappant, n'est-ce pas ? Remarquons que c'est assez peu répandu. Il y a quelques tableaux, mais on ne voit ça jamais. On ne le voit pas, sauf sur le séminaire de Lacan, et dans deux-trois endroits, je crois que c'est celui-là, je ne sais plus. C'est Goya. Voilà. En fait il y a deux tableaux célèbres là-dessus, c'est Goya et Rubens. En fait il s'agit peut-être d'un déplacement et d'un amalgame.

Parce que on a cru remarquer que d'habitude ce n'est pas le père qui dévore les enfants, vous avez remarqué ? On dit que c'est plutôt la Mère. On en parle en revanche tous les jours, une espèce d'incorporation phallique, si on peut employer des gros mots. Tandis que le père lui est plutôt décrit comme éventuellement en rivalité avec les enfants. Dans une histoire de meurtre, il tue plus facilement, ou il est tué, n'est-ce pas, l'histoire du mouton n'est-ce pas, parle de ça. En revanche c'est représenté à l'infini, et c'est agi à l'infini. Et le mouton il est mangé à l'infini. C'est étonnant, ce mouton qui est un peu fils, n'est-ce pas ? Alors Chronos, vous vous souvenez de Chronos ? Pas beaucoup. Chronos est de l'époque... ce n'est pas historique, mais c'est mythique, Chronos, c'est la génération des dieux antérieurs. Chronos, qu'a-t-il fait ? Il a aidé sa mère à couper les testicules de son père. Ensuite il a fait des enfants à sa mère, ensuite ses enfants, il les a dévorés sauf un, vous voyez on a un tableau complet, et enfin, un petit retournement de situation a permis cette fois de le tuer lui, et de lui faire recracher tous ses enfants. Et ainsi Chronos donne naissance - dans cette dialectique tout à fait étonnante - il donne naissance à Zeus. C'est la génération des dieux régnants, des dieux de l'Olympe. Et du dieu des dieux.

Alors vous n'avez peut-être pas rencontré des Chronos. Alors ça c'est le père de la horde. C'est le père de la horde, qui a tout, qui a toutes les femmes, tous les objets, toutes les choses. Il n'est pas inutile de rappeler, et c'est intéressant du côté de son contexte, que ce n'est pas Freud qui a parlé du père de la horde, c'est un nommé Darwin, Freud le dit lui-même, Darwin, c'est tout un ensemble, toute une histoire «scientifique», je dis entre guillemets parce que, apparemment, c'était une époque où la science, d'une certaine façon était en train de mourir pour passer à une position religieuse, pour une part. Et que notre ami Darwin développait une philosophie élitiste et sociale sur la forme originelle de la société humaine. Sous la forme d'un mâle, puissant, qui dominait sans limite, la horde et la foule. Et Freud nous dit «La foule nous apparaît donc comme une reviviscence de la horde originelle.»

Le darwinisme, je ne sais pas si nous en sommes sortis très bien encore, je ne crois pas, il a régné, paraît-il, pendant un siècle, milieu XIXe jusqu'au milieu XXe. Une espèce de mégalomanie narcissique, groupale, en effet, et de com-

plicité, le tout aboutissant à l'action du... des maîtres. Dans une certaine déification de ce père, à nouveau, de ce père de la horde. Alors ce père de la horde, il est quand même orienté vers l'idéal du moi: avoir toutes les femmes... Ça ne se rencontre pas souvent, mais il y a eu une présentation, il y a quelque temps, on avait le même qui avait toutes les femmes de sa tribu, qui faisait des enfants à ses enfants...

Alors le père de la horde, c'est quelque chose, c'est une histoire qui quand même n'est pas mise de côté, pas du tout, c'est quelque chose d'une orientation fantasmatique qui, pour inconsciente qu'elle soit, qui est tout à fait prégnante. Mais c'est quand même un... est-ce qu'on peut dire un semi-débile, un semi-psychotique ? En tout cas, quelqu'un sans aucune honte, extrêmement crapuleux, qui ne comprend que sa pulsionnalité et son pragmatisme, ce n'est même plus de l'inceste, c'est une espèce de viol, et on en parle très gentiment du père de la horde, de cette crapule, c'est quand même étrange,... je me demande pourquoi on en parle comme ça, tout gentiment, toujours, hein, jouir de tout le pouvoir, l'appropriation de tous les biens qui passent.

Naturellement nous voyons certains chefs de sectes qui semblent être dans ce cas. En considérant bien que les différences entre les sectes et les religions ne sont pas toujours évidentes, un certain nombre de religions ont fonctionné comme sectes, pendant un certain temps, avant une élaboration particulière, particulièrement développée sur des raisons symboliques. Et des religions naissent, même les anciennes, naissent et meurent sans arrêt, les révélations, comme s'il y avait eu des révélations, il y a tant d'années, il y a quelques siècles, quelques millénaires, non, vous remarquerez que les révélations, dans les religions, sont permanentes, elles sont répétées, et je ne vous parle pas des lieux de culte que l'on retrouve, par exemple, au XXIe siècle, ou au XXe siècle, en Europe, en France, en Yougoslavie, et les révélations sont permanentes. La durée fait aussi que les sectes deviennent religion, mais également l'ouverture fait que les sectes deviennent religion. Parce que le problème des sectes, c'est qu'au bout d'un moment, s'il y a une fermeture trop intense, il y a une implosion, et il y a de la mort. Ou il y a de la mort vers l'extérieur, ou vers l'intérieur. Des suicides collectifs, comme ça. Il faut aborder une limite, et la limite ne peut à ce moment-là... toutes les autres sont mises de côté, parce qu'il

n'y a plus de limite sexuelle intérieure puisque le père de la secte a toutes les femmes, par exemple, à ce moment-là la seule limite trouvable devient la mort.

Alors les sectes, on ne va pas dire que du mal des sectes, pas du tout. Les sectes comportent une élaboration de sens, une organisation conceptuelle, quand même, pour comprendre et gérer le monde à travers ce que je disais de cet aspect terrifiant, hein, à partir d'éléments tout à fait psychotiques. Et pour un certain nombre de gens c'est une construction tout à fait exaltante et accueillante, et structurante. Secondairement, oui, ça peut être un vaste système d'obsessionnalisation qui peut tourner en massacre. Mais on ne peut pas jeter comme ça les sectes aussi radicalement.

Alors je parlais de la mort des enfants et des pères. Il semble quand même qu'une des normes de nos sociétés, ça peut paraître un peu bizarre, c'est quand même le parricide. Si les sectes sont une tentative de refondation du père de la horde, le père de la horde (enfin je dis les sectes comme terme extrême, mais comme fantasme, à l'horizon...) en tout cas, le père de la horde, que fait-il ? Comment se fait-il que, en tuant ses enfants, il tue également son père, d'ailleurs le mythe le raconte crûment, mais quand on tue son enfant, c'est le même mouvement qui est de tuer son père. Et le père qui ne sert, je disais, à rien, soi-disant... alors ce meurtre licite, ou en tout cas, il n'y a pas d'opposition à le faire, ce pervers sans foi ni loi, et bien les religions instituées, révélées, avec deux places, c'était quand même pour destituer ce père de la horde, et le rendre vulnérable, faire cesser cette figure identificatoire, pour ces crétins de fils, qui, paraît-il n'aspiraient qu'à prendre sa place, en tout cas cette place, soi-disant qu'il n'y avait qu'une place, ce fils aidé par sa mère, élu pour tuer le père si banalement...

Le monothéisme indique bien, que d'une certaine façon, tout institue, institue le sacrifice de soi. Le sacrifice de soi, ça veut dire sacrifier quelque chose à son fantasme et à la réalisation de son fantasme. C'est encore une fois que tout n'est pas licite, permis, et autorisé, et c'est dur. C'est un sacrifice, c'est un renoncement. Et ce renoncement mis en avant par toutes les religions, est vraiment quelque chose de très long, il faut voir qu'au fond ça met des siècles à pouvoir rentrer dans la communauté des croyants.

Mais je vais avancer quand même un peu.

Je disais que les religions s'occupent des mélancoliques. Mais qui s'occupe des mélancoliques ? Je disais les praticiens, mais ce sont les maîtres, ceux qui sont tout de suite placés en position de maîtres. Mélancoliques + maîtres = églises, = éventuellement 1000 ans de sommeil, au moins. Le maître est en relation plus ou moins directe avec Dieu. C'est ça son problème. La figure identificatoire refusée par la religion, il vient lui s'en approcher. S'il est en relation directe, en communication directe, il vient se situer à cette place. Et dès lors, nous voilà bien. Puisqu'immédiatement ça comble. Et les deux places sont figées. Plus de création. La question dans tout ceci, c'est la question du maître. C'est très bien vu le maître. Il s'agit de savoir de quel maître on parle, mais c'est très bien vu dans la psychanalyse aussi. Simplement je rappelle que Lacan a tenté, pendant toute sa vie ou en tout cas pendant un séminaire, de dire qu'il y avait l'envers... l'envers du discours analytique, c'était le discours du maître. Mais ça, il ne faut pas en parler, c'est très bien, le maître. Est-ce que c'est le maître, ou c'est le maestro ? Est-ce qu'il s'agit de création, ou de cathédrales ? Est-ce qu'il s'agit de disciples, ou d'images pieuses ? A quoi servaient les cathédrales, par exemple ? Pourquoi on a construit des cathédrales, comme ça ? Puisque là il y avait quelque chose de fermé à travers lequel on voyait Dieu, est-ce que ce n'était pas aussi, ou d'abord, pour maintenir la jouissance des maîtres sur les mélancoliques ? Je ne sais pas. Et de les maintenir dans le travail, et le servage ? Je ne sais pas, je me demande.

Parce que toutes ces tentatives ne sont pas des tentatives aussi simples, comme si ça changeait la structure parce que quelqu'un a été dénommé psychanalyste, ou religieux, ou médecin. Non la question c'est la barbarie psychique, si je peux me permettre, et chaque organisation conceptuelle essaie d'accrocher quelque chose là-dessus. Déjà la science, sous des termes variés, oralité, éthique, déontologie, et il n'existe certainement pas une science, la science, naturellement il n'existe pas une psychanalyse, ni un propriétaire de la psychanalyse, ni une religion, ni un monothéisme. Ni même trois.

Et encore une fois toutes ces orientations sont là, une fois le traumatisme arrivé, une fois le désastre humain, la question c'est: des professionnels pour gérer la perte. Alors à partir de là on marchande, on vole, on essaie de recoller les morceaux, et puis ce sera mieux demain, ce sera comme avant. Ou alors les religieux plongent

eux-mêmes, dans la mélancolie, c'est très net pour les psychanalystes, il fallait voir l'entourage de Lacan, ça va un peu mieux, c'était vraiment l'École freudienne dépressive, au bord du suicide, parce que la question est un peu la même, qui est abordée, par Lacan, et par tous: c'est à partir de la toute-puissance, qu'est-ce qu'on devient ? Tout-puissant, déprimé, on travaille, on sacrifie en attendant des jours meilleurs ? Ou bien on devient tout-impuissant. Et tout ce qu'a dit Lacan, qui a été plus ou moins dit comme ça par Lacan, plus ou moins repris par ses élèves, c'est... et bien nous sommes déchets, immondes, ce qui est quand même la figure la plus aboutie du mélancolique, et du tout-impuissant qui se retrouve dans le fatalisme religieux sous le terme de «mektoub» chez les musulmans.

Par exemple chez les juifs on a maintenu la question de la mélancolie. Plutôt mélancolique qu'autre chose. Il y a des rapports très intenses, comme nous l'avons remarqué, entre le judaïsme et la psychanalyse. Plutôt le refoulement, l'inhibition, la procrastination, que l'ébriété. Pas de toute-puissance. Naturellement chez les chrétiens et chez les musulmans, qui sont des mouvements beaucoup plus politiques, et bien ce n'est pas aussi rigoureux sur cette question, et l'ébriété, ma fois, on la dialectise à fond. A fond la caisse. Les millions d'hectares, dévolus au raisin, par exemple, en Occident, ou bien à des herbes intéressantes dans d'autres pays, c'est quand même au début la levée du refoulement, et à la fin l'ébriété. Ce qui s'est un peu perdu de l'ascétisme qui va du côté du jeûne chez les chrétiens, il n'y a pas très longtemps, je ne sais plus quand, je ne me souviens pas bien, mais la semaine était constellée de moments de jeûne, ça faisait une bonne partie de la semaine, ça a pas mal disparu, c'est remplacé encore une fois par la science, qui a pris ça en main, comment se limiter dans ses ingestions infinies de nourriture et, chez les musulmans, c'est dialectisé de manière étonnante puisqu'on se retient pendant le jour et on fait chez certains une orgie de nourriture la nuit. C'est ça la dialectique. Pourquoi je disais ça ? Je vais vous couper la « fin » si ça continue, parce que je vais vous parler de Jésus, qui est quand même... «mangez... mangez mon corps, buvez mon sang», vous vous rendez compte, ce vampirisme et ce cannibalisme symbolisés, et à quoi ça sert, justement, cette orgie de nourriture à Noël ? Ça c'est aussi au moment très particulier où on magnifie la

famille, idéale, c'est extrêmement déprimant parce qu'elle n'est jamais idéale, elle est toujours pleine de trous et de manques, c'est assez insupportable, du coup, ce Noël, alors on remplit, avec de la nourriture, avec des cadeaux. Mais je ne trouve toujours pas pourquoi je voulais dire ça.

C'est-à-dire que je voulais parler un peu plus précisément d'un certain nombre de choses sur la religion hébraïque, mahometane, chrétienne, et des questions de pouvoir et de retournement de la question du symbolique, et bien on fera ça je ne sais pas l'année prochaine... ça va être un peu long, hein...

Je vais vous parler des maîtres, alors. Pour les maîtres, d'un côté donc je disais: l'image. De l'autre, le pouvoir. Le pouvoir. Qu'est-ce que c'est que le pouvoir? Est-ce que vous avez une définition du pouvoir ?

Le pouvoir a une visée, une ligne de mire. C'est quoi ? C'est le pouvoir d'échapper à la castration, de saisir l'objet. Mais le saisir totalement. Imaginairement totalement. Qui le pense abouti. Et en ça nous avons le plus grand problème avec les gens de pouvoir, et avec les maîtres. Encore une fois on va bien séparer... on va tâcher de bien séparer ce qu'il en est du discours du maître et du discours analytique. On va essayer de cesser, de commencer à cesser de les mêler, non ? Il est plus que temps. Alors si on aboutit à cette préhension de l'objet, là il y a une position de fermeture tout à fait délicieuse, et le maître aboutit à une position de jouissance, à laquelle il est particulièrement, du coup, attaché. Si le problème inverse c'est l'atteinte à sa jouissance, et la castration, dans cet état de jouissance que vous me permettrez d'appeler la « Jouissance toute », se pose pour lui une alternative qui ne veut pas s'avouer: c'est d'être déchu de cette jouissance. C'est-à-dire que la moindre chose qui va venir là, contrecarrer ou approcher, et n'importe quelle chose ça veut dire quoi ? Ça veut dire ne serait-ce que le désir d'un autre sujet, d'un sujet de la Cité, de son conjoint... la violence donc est extrême. Le maître est un guerrier. Ce n'est pas le même discours, je répète, que l'analyste. Le maître est un guerrier, il faut bien le prendre pour tel, et d'une certaine façon il n'a rien à voir avec le discours analytique, il en est son envers. La violence y est extrême, que ce soit dans la psychanalyse, dans la religion, et bien les autres laissent faire les maîtres, parce que s'opposer à une telle violence, c'est coton, hein.

Alors s'il est dans cette complétude imaginaire, on ne peut pas faire autrement, donc tout ce qui viendrait faire coupure, de ça, est absolument à éviter. Ce que je veux dire c'est ça, c'est que là il y a un état de jouissance éprouvé infini et qui se constitue dans un système. Or on n'est pas autre tout seul, c'est toujours avec un certain nombre d'autres. C'est de la même formule qu'on s'autorise, bizarrement, qu'on s'autorise de quelques autres, «de soi-même et de quelques autres», le problème c'est que si quelque chose

ne participe pas au « système d'autre », j'aime bien l'appeler comme ça, tout ce qui vient risquer d'ouvrir ici, est l'objet d'une violence intense, autrement dit, d'une guerre, que l'on peut mettre sous le registre de la paranoïa. C'est ainsi que le Maître est là-dedans, qui est une position mégalomane absolue, de toute-puissance, de réintégration de cette idée de l'enfant merveilleux, sa majesté le bébé, dit Freud, et à partir du moment où on l'agresse, ça devient le siège d'un état paranoïaque terrible.